

6. Cette horreur dans la roche

Moktar Ould Daddha Aguetaz vivait, je l'ai dit, dans une roulotte de deux mètres de long sans roues, posée sur des parpaings. Il n'invitait jamais personne dans sa demeure sous le prétexte qu'on n'y pouvait pas tenir à deux.

Les rares fois où j'ai eu l'occasion de pouvoir y glisser un œil, quand il en sortait ou y entrait, j'en fus pour mes frais : il avait établi un système de rideaux qui fonctionnait comme un sas.

Ce mystère avait été le prétexte aux supputations les plus scabreuses sur l'état de propreté dans lequel il vivait. On disait qu'il avait bourré sa roulotte de chiffons et de papiers jusqu'au toit, comme un hamster, et qu'il y entrait en rampant pour aller se pelotonner dans une niche douillette et puante qu'il avait aménagée au cœur même de la bourre d'ordures.

Pour ma part, sans ajouter foi à ces racontars, je ne pouvais que m'interroger sur leur origine car s'il y avait quelqu'un de propre aux carrières, c'était précisément Moktar Ould Daddha Aguetaz.

Il était bien le seul à se servir quotidiennement des douches du chantier alors que les autres ne les utilisaient que l'été quand ils avaient vraiment trop souffert de la chaleur et que la poussière de craie leur faisait un maquillage dont ils avaient la plus grande hâte de se débarrasser : ils n'étaient tout de même pas des mineurs de fond et la poussière qui les enfarinait n'avait pas la noblesse du charbon.

En plus de cela les autres mettaient un point d'honneur à ne pas se laver car ils considéraient leur sueur et la poussière de leur visage, au même titre que le hâle, leurs cicatrices ou le cal de leurs mains.

Ils pensaient que les soins qu'on apporte au corps relèvent de la coquetterie et ne font que l'amollir. Au contraire des gonzesses qui se noient dans leur miroir, l'homme viril méprise ce qui peut attaquer son épiderme. C'est pour cela que, s'ils ne pouvaient aller jusqu'à ignorer la douleur, ils supportaient stoïquement la crasse et les

petites bêtes.

Pour en revenir à Moktar Ould Daddha Aguettag, s'il se lavait tous les jours, cela prouvait bien qu'il était sale. Comme dit le philosophe ascétique, chrétien et crasseux : “ Je m'impose la discipline de me laver au moins une fois dans l'année, la veille de Pâques, et cela même si je n'en ai pas besoin ! ”. Mais il y avait un tel écart entre ce qui se racontait et la réalité, et une telle inconscience naïve des effluves d'aisselles qui entouraient ces critiques, qu'on ne pouvait les attribuer à la seule mauvaise foi ou à la pure méchanceté.

Il n'y avait hélas pas de volume d'éthologie humaine sur les rayons de la bibliothèque et je ne peux rien exprimer d'autre que l'impression qu'ils avaient besoin de Moktar comme les bridgeurs ont besoin du mort.

En réalité, il arrivait fréquemment que le mort ruât dans les brancards ou plutôt sortît son Opinel N°12 pour tracer la limite derrière laquelle les autres se repliaient en grondant : “ C'est qu'il mordrait, le rat ! ”.

Ses colères admirablement démonstratives par lesquelles il arrivait à leur faire croire qu'il faisait peu de cas de sa propre peau, lui laissaient un peu de champ, en même temps qu'elles faisaient de lui quelqu'un d'étrange et de différent, puisqu'elles donnaient à croire qu'il ne craignait pas la douleur.

Ainsi, l'ai-je vu s'écraser accidentellement un doigt en travaillant avec les autres, s'arracher l'ongle éclaté avec les dents et remettre ses gants pour terminer le travail comme si de rien n'était, la pulpe à vif raclant le cuir râpeux. Cela n'a l'air de rien, mais ça tenait ses collègues à distance.

Mis à part ce fait et aussi celui qu'il valait mieux cacher les barres à mines avant que le pastis n'ait dissout la franche camaraderie qui les unissait, ils s'entendaient tous comme larrons en foire, surtout les samedis soir quand ils traînaient dans les bars de Maulieu et qu'une bagarre éclatait qu'ils étaient allés chercher. Ils avaient alors l'impression de faire corps et ils s'aimaient avec une force dont le caractère démonstratif prouvait bien que tout cela n'était que du

pipeau.

Je n'ai encore rien dit de Moktar Ould Daddha Aguetaz qui ne soit qu'une ébauche pour ne pas dire un faux-semblant, un faux-fuyant, un simulacre, une illusion, un nuage d'encre, de fumée, de poudre aux yeux, de farine lancée sur l'enveloppe d'un corps astral pour le faire exister en tant qu'être humain plausible.

En effet, de mon point de vue c'était un être incompréhensible, habité d'une nostalgie des cavités qui atteignait au snobisme et lui donnait envie de se glisser entre les pages pétrifiées d'une sorte de Bottin Mondain paléontologique.

Plus concrètement, il allait se fourrer dans des endroits pas possibles où vous n'auriez même pas osé glisser le bout d'un petit doigt ! J'explique.

Nous avons reçu la commande d'un artiste conventionné à qui je ne sais quel ministère avait attribué l'érection d'un cube monumental d'une seule pièce, de 10 m d'arête.

Le fait que le bloc allait occuper 1000 m³ et avoir un poids de deux mille sept cents tonnes n'était pas encore parvenu au secrétariat du ministère concerné.

En outre, ce n'était ni le matériel ni les compétences que nous pouvions aligner qui avaient fait retenir notre candidature, c'était tout simplement aux Carrières du Barroux qu'on avait trouvé le bloc le plus apte à être exploité.

– Vous nous le mettez sur cale pour qu'on puisse le soulever, nous venons constater la qualité, les mesures, nous payons et le ferons enlever avec un engin !

C'est ce qui s'appelle parler !

– Vous comptez vraiment enlever vingt-sept meganewton ?

– Contentez-vous de signer le contrat et de faire votre boulot !

Pour une fois nous n'allions pas voler notre salaire. Tout d'abord il fallut ébaucher la forme à l'endroit qui avait été retenu par des géologues résignés qui, en haussant les épaules, avaient désigné

l'endroit présentant des couches horizontales sans diaclase.

Le cube émergea du front de taille, découpé sur cinq de ses faces. La sixième, sur laquelle il reposait encore, restait à réaliser et représentait la phase la plus délicate du travail.

En effet, comme il est impossible de soulever un tel bloc pour le mettre sur cales, nous avons entrepris de remplacer le soubassement rocheux qui soutenait le cube par cent vingt chandelles à vis de 250 kilonewton chacune, soit une chandelle tous les mètres. Comme nous n'en avions que deux aux Carrières, il nous fallut emprunter toutes celles du département et limitrophes, ce qui fut en définitive le plus ardu de tout le processus.

Nous faisons tout d'abord deux passes horizontales au câble diamanté pour dégager un souchet de deux mètres de profondeur.

Puis nous insérons des coussins pneumatiques pour le briser, les coussins péteurs comme disait Joseph Barberaz qui avait la plus grande admiration pour les flatulences. Nous retirions enfin le bloc à l'aide d'une louve et placions les chandelles.

Et qui allait placer les chandelles sous le cube ? C'était Moktar Ould Daddha Aguetaz ! Joseph Barberaz et Virgile Menu-Frettaz se contentaient de les lui passer pour qu'il les calât à coups de masse et les mît à la pression voulue. Moi, je regardais en croisant les doigts, ce qui n'était pas le plus fatigant.

Sa frénésie à ramper en se tortillant n'était sûrement pas due à sa hâte de sortir de là-dessous. Il était plus pressé de s'y fourrer que pressé d'en sortir.

Lorsque vint le moment de scier la dernière tranche de deux mètres, celle qui fixait encore le bloc au sol, je suppliais Moktar de sortir. Bientôt, rien n'empêcherait plus le mégalithe de basculer vers l'avant en renversant les chandelles sur lesquelles il reposait si la découpe ne l'avait pas rendu parfaitement stable.

Il fallut toute mon autorité et surtout les coups de perche que lui envoyèrent les deux autres pour le faire sortir, ce qu'il fit à contre-cœur et en boudant comme un ado à qui on enlève tout le plaisir de

sortir en boîte en lui ordonnant de ne pas rentrer plus tard que cinq heures du mat'.

Nous retirâmes ce dernier souchet en retenant notre souffle mais le cube ne broncha pas. Nous ne prîmes pas la peine de mettre les chandelles, malgré les protestations de Moktar qui n'avait qu'une envie, c'était d'y retourner. Le poids était réparti de manière satisfaisante avec un coefficient de sécurité légèrement supérieur à un mais nous ne faisons pas de la recherche de la sécurité un pinailage permanent. Il n'y avait plus qu'à le faire réceptionner et à se faire payer.

Si vous ne me croyez pas, venez nous visiter : le bloc, ou du moins ce qu'il en reste, est encore là où nous l'avons laissé ! Car les têtes d'œuf, mises au courant par le transporteur de la dureté des faits et de l'intransigeance des lois de la physique, vinrent tourner autour du problème en se grattant la barbe.

- Je ne comprends pas, on m'avait dit que ça pèserait 27 tonnes !
- 27 meganewton, Monsieur... C'est comme ça qu'on mesure les poids...
- Qu'est-ce que c'est, ces new tonnes ? Vous pinaillez ! Et puis d'abord, vous ne pouvez pas parler français ?
- Ce n'est pas du pinaillage, Monsieur, et il ne s'agit pas de nouvelles tonnes mais de Newton, Isaac, qui est anglais je vous l'accorde. C'est le poids d'une masse cent fois plus grande que vous ne le pensiez...
- Vous nous faites chier, aussi, vous ne pouvez pas parler en kilogrammes, comme tout le monde ? Je vais porter plainte, ça ne va pas traîner !
- Les kilogrammes, c'est pour les pommes de terre, Monsieur ! Dans le BTP on utilise la métrologie officielle, il faut porter plainte contre le ministère de l'Industrie.
- Mais on ne m'a rien dit !
- On ne vous a rien dit parce que vous faites chier tout le monde, sauf votre respect, Monsieur...

Bon d'accord, certains vont dire que j'ai peut-être exagéré en

utilisant le newton pour parler du poids de l'objet. Mais aurais-je utilisé le kilogramme, le poids eut été le même ! Et puis il ne faut pas oublier qu'on m'avait conseillé de me contenter de faire mon boulot.

– Si on le faisait rouler sur des troncs ? On n'est pas plus con que les égyptiens !

Ce ne fut pas une mince affaire que de lui faire comprendre : le problème était de manipuler un objet plus lourd qu'un petit train de marchandise, large de dix mètres, le faire passer sur une piste de cinq mètres de large et descendre une pente de dix pour cent puis écrabouiller une voie ferrée avant d'atteindre le chemin communal pour franchir un pont cyclopéen qu'on aurait construit exprès pour remplacer l'existant avant d'atteindre la départementale sur laquelle de toute façon le Conseil Général lui aurait interdit de circuler.

Finalement la Tête d'Œuf en chef se décida à rémunérer un ingénieur pour une prestation au pied levé. Ce qui ne l'empêcha pas de travailler du chapeau toute la nuit et de revenir le lendemain tout fier de lui en prétendant détenir la solution : on allait excaver le cube en faisant un trou par dessous pour que cela ne se voie pas. Il avait de la constance, le type, on ne peut pas lui retirer ça !

– Il faut enlever de la matière pour diminuer le poids jusqu'à ce qu'il ne pèse pas plus de cent tonnes ! dicta-t-il à l'ingénieur qui attendait.

Celui-ci s'enferma dans un tête-à-tête avec sa calculette dont il sortit mort de rire et énonça le verdict :

– Il faudra retirer plus de 96% du volume et le cube final aura une paroi de 6,25 cm d'épaisseur ! Ce qui, toutes proportions gardées, ne sera guère plus épais que sa coquille pour un œuf !

Puis se tournant vers nous :

– Vous devrez découper 960 m³ à la disqueuse et au burin car il n'est pas question d'employer les aiguilles pneumatiques là-dedans, ça vous va ?

Tu parles si ça nous allait ! Huit mille heures de boulot, au bas

mot, qui nous tombaient tout cuit ! Moktar Ould Daddha Aguetgaz était enthousiaste, le cube sur ses cales devait lui évoquer sa roulotte sans roues et l'idée d'aller y gratouiller comme un hamster le faisait hululer de joie.

– On pourra l'avoir pour Noel ? jubila Tête d'Œuf.

– Noel de cette année, ce sera un peu juste, mais pour dans deux ans si on y met trois hommes, aucun problème ! ce que confirma l'ingénieur.

– Complètement hors délai ! C'est hors de question, vous êtes des incapables ! Dans ces conditions, ne vous attendez pas à être payés !

Il fallut lui mettre les contrats sous le nez et le bull en travers de la route pour qu'il consentît enfin à signer l'attachement, en se demandant déjà à qui d'autre il allait pouvoir faire porter le chapeau.

Si j'avais eu moins de soucis, j'aurais prêté plus d'attention à la tronche désappointée de Moktar à qui on venait de tuer dans l'œuf son projet de château en Espagne et qui tordait le nez.

Car, ainsi que je l'ai dit, en réveillant ses fantasmes troglodytiques, nous l'avions plongé dans un océan de plaisir et maintenant que nous restions avec le cube sur les bretelles, il émergeait de ce rêve sans palier de décompression et cela lui faisait bouillir les sangs.

Virgile Menu-Frettaz, qui n'était pas la moitié d'un con, tentait de rattraper le coup et proposait encore une solution de rechange sur le marchepied du 4x4 de Tête d'Œuf : on remplaçait le cube par une sphère et il suffirait de rouler celle-ci à l'endroit où elle était indispensable.

– Hors de question ! Péta Tête d'Œuf.

L'an passé c'eût été possible mais cette année était au cube, il fallait vraiment être plouc pour l'ignorer ! On en resta là et c'est pour cela que le cube resta dans nos carrières et que Moktar Ould Daddha Aguetgaz alla se fourrer dans une histoire où vous n'auriez pas insérer le bout du petit doigt.

En premier lieu, il nous avait fallu récupérer les chandelles sur lesquelles nous avions posé le cube. Pour en faire un objet décoratif design puisque l'année était à cette forme, nous remplaçâmes alors les chandelles par quatre blocs de calcaire de la même hauteur que celles-ci.

C'est par-dessous l'espace cruciforme, laissé au centre de la base du cube par les quatre blocs sur lesquels il reposait désormais, que Moktar commença à gratouiller afin de s'y creuser une niche qui, prétendait-il, serait sa résidence secondaire.

Comme il faisait cela à ses heures de loisir, je laissai faire et de toute façon, si je le lui avais interdit, il aurait trouvé autre chose. On ne raisonne pas les têtes de mules.

Il passait donc dans le cube ses samedis, ses dimanches et toutes ses soirées. Il suffisait de regarder chaque matin grossir le tas de gravats qu'il extrayait chaque soir pour suivre l'avancement de son excavation.

Six mois avaient passé, lorsqu'un un vendredi soir, alors que nous nous séparions :

– Demain je termine ma cave et dimanche j'attaque le rez-de-chaussée ! nous apprit Moktar

Bigre !

Le lundi matin, au moment où nous arrivâmes à la carrière, Moktar était invisible et le resta jusqu'à la fin de la matinée lorsque je m'avisai brusquement de l'étrangeté de la chose.

C'est après ne pas l'avoir trouvé dans sa caravane que nous découvrimmes que quelque chose avait changé dans l'apparence du cube devant lequel nous étions passés et repassés toute la matinée : vous n'auriez pas passé l'ongle de votre petit doigt entre le cube et le sol sur lequel il reposait maintenant proprement.

Après une heure de discussion, d'injures d'empoignades, d'yeux levés au ciel et de hurlements pour ramener le calme, nous décidâmes que Moktar n'était pas mort écrasé sous le cube mais qu'il y avait quelque chance pour qu'il y soit prisonnier, à l'intérieur.

De toute évidence, le dessous du cube était devenu le plancher de la cave après les travaux de Moktar. Le poids l'avait fait céder et celui-ci était remonté vers le plafond de la pièce en même temps que le cube descendait de l'épaisseur des blocs.

Moktar n'était pas grand mais sa chambre mortuaire, même réduite d'un demi-mètre, pouvait lui avoir laissé l'espace suffisant pour survivre... tant qu'il avait de l'air.

Cela fut confirmé par le volume du tas de gravats que nous évaluâmes à cent cinquante mètres cube, ce qui correspondait, peu ou prou, à une cave d'un mètre cinquante de hauteur. Comme le cube était descendu d'environ cinquante centimètres, il lui restait largement de quoi aller et venir.

La première urgence était donc de faire un trou à la perforatrice pour lui permettre de respirer, de boire et de nous injurier, ce qui pouvait être fait en une paire d'heures car nous étions des professionnels, il ne faudrait tout de même pas l'oublier.

Effectivement, deux heures plus tard, nos efforts étaient récompensés : un filet d'injures sourdait de la roche par l'orifice que nous agrandîmes néanmoins pour lui passer un tuyau afin qu'il s'abreuât d'eau car ses injures devaient l'avoir asséché, même si elles nous laissaient de marbre.

Nous venions de mettre en œuvre le câble diamanté pour découper le cube verticalement au ras des moustaches de Moktar lorsque les voitures arrivèrent.

Tête d'Œuf tout miel fit les présentations :

- Voilà Machin du ministère de la Culture, prosternez-vous et voilà Chose du Muséoum et cet autre c'est Machin-Chose du Collège de France inclinez-vous...
- Enchanté, moi c'est Duschnock, manant et voilà Barberaz, manant et cet autre manant, là, c'est Menu-Frettaz
- ...et qu'est-ce que vous faites ?
- Nous étions en train de travailler comme des manants, vous savez : la sueur, les coups de marteau sur les doigts et tout ça...

- Je vous en prie continuez, ah ! C'est le fameux cube, mais qu'est-ce que vous en faites, il est à nous !
 - Nous le découpons pour vous le mettre de côté...
 - Regardez mon cher professeur, c'est un site fossilifère remarquable, un véritable Lagerstätte...
 - Je n'irai pas jusque-là, mais, effectivement, c'est un site fossilifère remarquable...
 - Oui en effet nous avons beaucoup d'ammonites ! confirmai-je naïvement.
 - Ah, mais c'est Monsieur Jourdain des Carrières du Barroux qui fait de la paléontologie sans le savoir ! Mais continuez mon bon, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps...
 - Vous n'avez pas vu le panneau ? Chantier interdit au public !
 - Ne le prenez pas comme ça ! Nous avons l'autorisation du propriétaire ! Mais continuez, nous sommes curieux de découvrir les merveilles enchâssées dans notre cube !
- Ça, vous allez être étonnés, c'est sûr !

Vous avez sans doute déjà ouvert un fruit appétissant en toute confiance et découvert une grosse larvasse en train d'y gigoter ? Cela fait un choc, reconnaissez-le ! Le réflexe c'est de foutre le fruit le plus loin possible. Vous tremblez encore à l'idée que vous auriez pu la gober. Beurk ! Vous ne pouvez-vous empêcher d'évoquer le vers sortant du nez du cadavre, le grouillement d'escouades dans la charogne, voire la palpitation de l'embryon qui va vous pourrir l'existence.

Il y a quelque chose de sournois dans cette expression rudimentaire de la vie, cette façon d'insinuer que vous avez fait votre temps et que dorénavant c'est à votre chair de pourrir et de nourrir la génération montante.

Car il faut le reconnaître, le premier ennemi du vivant, ce n'est pas la fringale du prédateur, c'est la génération montante qui vient secouer le cocotier.

Ces gens-là sont sans pitié. On fait encore illusion en leur

montrant l'art du planté de bâton mais cela ne dure pas. C'est jeune, c'est énergique, ça pousse avec une force démesurée, ça fait exploser le noyau et c'est moins con qu'on était en droit de l'espérer. Salauds ! S'ils croient qu'on va se gêner pour se gaver et tout conchier avant de vider les lieux, ils se foutent le doigt dans l'œil, c'est inscrit dans les gènes.

À mon avis, c'est ce qui a dû traverser l'esprit de Tête d'Œuf et de ses collègues lorsque le cube s'ouvrit enfin en deux et qu'ils virent la chose dégoûtante habitant cette cavité, aussi obscène qu'inattendue.

Ils étaient venus voir des fossiles minéraux et ils assistaient à une sorte de césarienne post-mortem, à une autopsie de l'impensable, à l'accouchement d'un alien.

C'était à perdre toute confiance dans la roche. Un vers blanc qui se tortille en lieu et place d'une blonde ammonite ! Dorénavant, ils y regarderaient à deux fois avant de briser une pierre, des fois qu'elle contienne cette horreur : quelque chose de vivant !

Mais ce qui mettait le paroxysme à leur désarroi, battaient en brèche leurs certitudes de scientifiques agnostiques c'est que cette larve enfarinée de poussière de roche, tout juste accouchée du Sinémurien, psalmodiait la grandeur d'Allah tournée vers la Mecque.

Car Moktar Ouldada Aguetaz, même s'il lui arrivait de toucher à l'alcool avec modération, était Musulman pratiquant et c'était l'heure de la prière de la mi-journée.